



## LITTÉRATURE DE CHEZ NOUS

### Par les routes

V

#### Paroles du Vent

La poussière de mon ouvrage aveugle les gens. Je suis le Vent, le Sculpteur des nuages. Et si je suis très vieux, mon âme est restée jeune, plus que l'âme d'un enfant.

Depuis toujours, j'élève sur l'ampleur du ciel vaste, une œuvre jamais finie — et que je modifie.

Sans cesse, je travaille, j'ajoute un plan à un autre plan — ou bien je simplifie.

Et je fais s'effacer en une surface unique les détails successifs, que j'avais ajoutés à une forme me paraissant alors trop simple et trop énorme.

Toujours chercher, toujours chercher et compliquer sans trêve la besogne qui semblait si facile et si brève !

Et toujours ajouter à une œuvre, finie presque, le désir infini de la magnifier !

La forme, toujours la forme ; trouver la Seule Forme, unique et absolue, où se doit révéler, absolue, l'Idée hautaine et silencieuse !

Ah ! captiver entre les rythmes exacts et certains de la ligne et des plans limités, l'Idée !

Et que chaque surface réponde harmonieuse à la surface proche !

Et que tout le labeur et l'angoisse du sculpteur disparaissent

en une œuvre, si naturelle et si simple, qu'elle semble toujours avoir été.

Oui, une œuvre parfaite, que personne jamais ne puisse modifier.

Et qui répondrait absolument par la forme et le rythme des lignes — à l'Idée — silencieuse, hautaine et éternelle !

Quel rêve !

Je suis le Vent, le Sculpteur des nuages.

Toujours œuvrer, modifier toujours, toujours changer et détruire le soir l'ouvrage du matin.

Et toujours vers l'incertain, reculer la netteté de plans très étudiés.

Quelle existence !

Pour me distraire, pour oublier, je me suis penché vers les arbres, j'ai regardé sous les feuillages.

Et j'ai appris aussi les noms de toutes les plantes et des herbes. Cela m'éloigne un peu de mon travail de fou.

... Ils m'aiment assez, les arbres, car je fais correspondre leurs branches qui se balancent.

Elles crient cependant et se défendent, lorsque j'insiste pour tâcher de savoir le secret mystérieux de leurs correspondances.

Mais... je crois comprendre.

... Oui, le pollen, cette poussière vivante animant la matière au creux frêle de la fleur... Cela est compliqué comme mon ouvrage... et plus peut-être... Mais ne sais-je point guider en leur essor les semences ailées si légères et si lourdes ?

Alors, je casse les branches : — je n'aime point qu'avec moi germe la défiance.

Je suis le Vent, l'artiste fou.

Ah ! cette tristesse de ne pouvoir dompter la Forme, où l'Idée silencieuse serait enfin — nettement — emprise — absolument.

Toujours voir dans des plans fuyants se dérober l'Idéal poursuivi !

Ah ! cette rage !

Et comme je sais, alors, saccager mon ouvrage !

Et je hurle !

Je hurle !

J'effraie la Tempête !

Elle fuit, elle se tord d'épouvante d'entendre ma voix, — ma

voix désespérée et lamentable — proclamer avec furie l'insuccès formidable de mon labeur sans trêve !

Seule, la Pluie est pitoyable au fou sauvage.

Elle me calme.

Tranquille, elle efface les traces qu'a laissées mon triste désespoir. Elle me rend un ciel vide où rien n'est demeuré des restes de mon travail.

J'ai l'âme jeune d'un enfant.

Avec une espérance et une foi nouvelles, je redresse, confiant, une sculpture neuve où, trop tôt, hélas ! se retrouvent et s'ajoutent et des formes et des plans — se souvenant encore de ma sculpture ancienne !

Je suis le Vent, le sculpteur vieux, toujours enfant.

La poussière de mon ouvrage aveugle les gens.

AUG. DONNAY.



## Intermédiaire wallon

### Questions

**Napoléon en Wallonie.** — Connait-on, en Wallonie, des anecdotes, des faits relatifs au séjour des troupes prussiennes chez nous en 1814-1815 ? Reste-t-il trace dans des contes, dans des chansons, dans des brochures, de cette occupation étrangère ?

Le folklore wallon s'est-il emparé de la personnalité de Napoléon et l'Empereur est-il cité dans des chansons populaires, dans des contes ou dans des récits de veillées ?

A-t-on recueilli des anecdotes, même invraisemblables, relatives au passage de Napoléon à Beaumont le 14 juin 1815, à Charleroi le 15 et le 16, à Fleurus le 17, à la ferme du Gros-Caillou le 18, à Genappe, Charleroi, Philippeville le 18 et le 19 ? Où pourrais-je trouver ces renseignements à mon retour en Belgique ?

A-t-on publié quelque récit du combat de Wavre le 18 juin 1815, livré par le maréchal Grouchy contre le Corps prussien de Thielmann ? Je parle, bien entendu, d'un ouvrage de chercheur local.

Quel fut l'effet de la bataille de Waterloo sur les populations wallonnes contemporaines ?

Quel souvenir Napoléon a-t-il laissé dans la génération actuelle des gens du peuple wallon ?

— Voilà bien des questions. Il est certain que les recherches pour y répondre complètement demanderaient beaucoup de temps et de travail. Aussi serai-je heureux d'accueillir à ce sujet les indications propres à guider les recherches que je compte entreprendre, s'il est possible, à mon retour dans la Mère-Patrie, pour un ouvrage ayant trait à la bataille de Waterloo.

(Léopoldville).

Capitaine BRADFER.

**Le premier sucrier belge.** — D'après un travail que j'ai publié dans la *Sucrierie Belge* du 15 Avril 1904 et que *Wallonia* a reproduit dans son tome XII (1904) pp. 248-249, le premier fabricant de sucre de Belgique

fut Jean-Joseph Piret, de Liège, dont l'usine fut établie en 1812 au quai Saint-Léonard.

Ce Piret est le même qui, à la Révolution liégeoise, dut s'expatrier, comme ayant soutenu le prince-évêque dont il était l'avocat.

Piret est mort à Liège en 1838 ne laissant d'autre postérité qu'une petite-fille, Mme veuve Dejaer (il était né à Silenrieux en 1758 et avait épousé à Liège en 1782 Marie-Thérèse Lefèbvre).

Peut-on donner quelques renseignements sur la dite sucrerie ?

Existe-t-il des descendants de Madame Dejaer ?

JUSTIN ERNOTE.

**Opéra sur un texte wallon.** — La bibliothèque musicale et littéraire de Jules Duguet, en son vivant maître de chapelle à la Cathédrale et professeur au Conservatoire de Liège, comprenait un manuscrit renseigné en ces termes sous le n° 434 dans le catalogue de la vente faite par M. Gothier les 21 et 22 février 1889 : « 434. Manuscrit : partition ancienne sans titre, texte wallon de Liège ».

Quel est cet opéra ? Où se trouve aujourd'hui le manuscrit ? Quelqu'un sait-il, tout au moins, quel a été l'acheteur ?

O. C.

**Ad'neû, Agneû.** — On appelle les Ardennais *Agneûs*, c'est-à-dire âniers, et ce nom a la prétention de les ridiculiser. Mais certains écrivent *Ad'neûs* et alors le mot a un air vrai ou faux de gentilé, de nom ethnique, correspondant au français « Ardennais, Ardennois ».

Que faut-il croire ? Quels sont la vraie orthographe et le sens exact de ce mot wallon ?

CISETTE.

## Réponses

**L'Aviation et les Wallons** (XVII, 250, 299, 336). — Les aventures du *chat volant*, de Verviers, de Furnémont, de Warre, et de *Hinri Makéye*, de Malmedy, me rappellent l'amusante histoire de *Twène Cuisenièrè*, qui me fut contée par mon grand-père. Ce brave *Twène* s'était mis un jour en tête, en voyant émigrer les hi ondelles, de voler à son tour au-delà des horizons du hameau de Besonrieux, à Familleureux, (Hainaut), où il exerçait la profession de boisselier. A cet effet, au moyen de planchettes très minces, imbriquées les unes sur les autres, il construisit deux ailes qu'il s'attacha aux épaules, de manière à les faire mouvoir avec les bras. Puis, il s'élança de son grenier à la conquête des airs et vint s'abattre piteusement dans les épines de la haie d'en face, sans grand dommage toutefois. Cette « expérience » eut lieu vers 1835-1840 ; elle valut à l'audacieux « aviateur » la réputation d'être un peu fou.

C'est là de l'histoire ancienne. Les progrès rapides et récents de l'aviation ne pourraient manquer de passionner les Wallons, spécialement

ceux de Charleroi, le pays de la mécanique par excellence. C'est ainsi que plusieurs inventeurs carolorégiens ont construit des appareils, qui n'ont toutefois guère réussi à s'élever jusqu'ici. M. Charniaux, de Châtelet, est l'inventeur d'un monoplan ; de même, M. Druez, de Ransart. Deux autres appareils monoplans, dont les constructeurs ne me sont pas connus, se trouvent, l'un à Gouy-lez-Piéton, l'autre à Marcinelle (Villette). Enfin, on lit dans le *Moniteur* du 3 Juillet 1910, que M. E. Dupont, de Sombreffe, obtient un brevet pour des perfectionnements apportés à un hélicoptère à deux hélices concentriques équilibrées avec ou sans parachute ou aéroplane, breveté en sa faveur le 7 Août 1906.

D'autre part, nombreux sont les Wallons qui pilotent des appareils de marques connues. Ce sont pour la plupart d'anciens adeptes de la motocyclette et de l'automobile qui s'adonnent au sport nouveau.

Parmi les enfants du pays de Charleroi, il faut citer : Daniel Kinet, fils de l'ancien directeur de l'école moyenne de Jumet ; il conduisait un biplan Farman quand il fut blessé mortellement à Gand le 10 Juillet dernier ; Lanser (Farman) : né à Pont-à-Celles, il a vécu longtemps dans le Pays noir dont il est devenu l'enfant gâté ; il est le premier homme-volant que l'on ait vu dans le ciel de la capitale (10 juillet) ; Armand Varlez, de Charleroi : poète, revuiste, conférencier, journaliste, — et aviateur depuis quelque temps.

Liège revendique les noms de Nicolas Kinet — *nosse Colas* —, tué sur biplan Farman le 3 août 1910 ; de Charles Van den Born (Farman) et du chevalier Jules de Laminne (Farman) qui eut l'honneur de voler à Kiewit avec le tsar de Bulgarie comme passager.

Enfin, Delhougne (Blériot) est de La Louvière.

La liste reste ouverte.

A. CARLIER.

**Chanson contre Guillaume I<sup>er</sup> de Hollande.** (Ci-dessus, pp. 95 et 175). — Voici deux fragments ou adaptations de chansons françaises que j'ai entendu chanter dans nos environs, partie gaumaise :

- a) Plus d' Nassau (*bis*)  
Trousse tes guêtres et passe l'eau !
- b) Roule ta bosse  
Dans les Pays-Bas  
Va-t'en garder les canards et les oies.

JACOB-DUCHESNE  
Secrétaire communal, Arlon.

**Le Coq gaulois.** (Ci-dessus, p. 58, 98 et 131). — Sur ce sujet, voyez les intéressants articles qu'a fait paraître Jos. VAN DER MAELRN dans les *Documents et Rapports* de la Société archéologique de Charleroi, t. II (1868), p. 223 ss ; III (1870), p. 396 ; VIII (1877), p. 527 ss.

JULES VANDEREUSE.

**La danse des Olivettes.** (Ci-dessus, pp. 133 et 175). — A Marbais-la-Tour, à 2 km. de Gozée, le jour de la ducace a lieu la danse des Ramons (*ramons*, balais), qui présente des analogies avec la danse des Olivettes, telle qu'au témoignage de M. Troclet, elle est connue à Bagimont.

Trois individus se promènent derrière la musique, tenant l'un un manche à balai, le second le balai, et le troisième une *escoupe* (pelle de terrassier). En dansant, les deux premiers essayent d'emmancher le balai, tandis que l'autre s'efforce de les en empêcher en frappant, pour l'écarter, sur le manche ou sur le balai. Le jeu dure une demi-heure environ, puis on va à l'estaminet et l'on recommence le jeu.

Jadis, cette danse se faisait aussi à Gozée, et on la pratiquait au cabaret ou en plein air, à chacune des occasions, Ste-Catherine, St-Nicolas, St-Jean, etc., où les danses étaient traditionnellement de rigueur.

Ces renseignements proviennent de feu notre collaborateur et ami Edmond PASSAGEZ, qui les avait recueillis sur place. Nous venons de retrouver sa note dans une farde relative aux coutumes des Fêtes paroissiales ; ce qui explique que nous ne l'ayons pas publiée plus tôt.

O. COLSON.



### Protestation.

A l'occasion de l'Exposition de Bruxelles, le Gouvernement belge a organisé, dans le Nouveau Palais du Cinquantenaire, une imposante exposition d'art ancien. Onze comités s'employèrent à la réaliser. Le 14 juin, le roi Albert l'inaugura solennellement et M. le baron Descamps, alors ministre des Sciences et des Arts, la présenta comme la continuatrice des expositions des Primitifs et de la Toison d'Or.

Une différence essentielle, pourtant, devait la distinguer de ses deux devancières. Tandis que celles-ci avaient été uniquement consacrées à l'art flamand, l'exposition de 1910 se donnait comme mission « de procéder à une enquête générale sur l'expansion artistique de la Belgique » tout entière. C'est pourquoi elle reçut le titre de « L'Art belge au XVII<sup>e</sup> siècle » et c'est sous cette estampille officielle que des milliers de Belges et d'étrangers la visitèrent.

Hélas ! disons-le sans détour, une fois de plus, les Wallons ont été joués dans cette aventure. Si la Wallonie a été représentée au Cinquantenaire par d'assez nombreuses pièces d'orfèvrerie religieuse, par quelques meubles, quelques verres et quelques dinanderies, (exactement : sept), elle n'y a vu figurer le nom d'aucun de ses peintres, de ses graveurs ni de ses sculpteurs <sup>(1)</sup>.

<sup>(1)</sup> Relevons cependant parmi les 335 gravures inscrites au catalogue deux Natalis : un portrait de princesse, (281), et une reproduction d'un Rubens, (230), celle-ci avec la note caractéristique que voici : « Le burin se refroidit considérablement malgré la puissance de couleur rubénienne que

La peinture wallonne produisit cependant au XVII<sup>e</sup> siècle des œuvres de premier ordre. Les noms de Gérard Douffet, Bertholet Flémalle, Gérard de Laïresse, pour ne citer que les plus grands, ne sont sans doute pas inconnus des organisateurs ; et si leurs œuvres sont assez dispersées, n'était-ce pas ou jamais le moment de les réunir pour quelques mois grâce aux facilités exceptionnelles données aux organisateurs, notamment par les huit comités étrangers ?

On nous assure que, si les peintres wallons furent exclus, ce ne fut nullement par hostilité mais au contraire pour leur éviter le voisinage écrasant des Flamands. Cette compassion part d'un bon naturel, mais n'eût été justifiée que si la peinture flamande n'avait été représentée que par ses très grands noms : Rubens, Van Dyck, Jordaens, et quelques autres. Or le catalogue mentionne environ 65 noms de peintres flamands ! Inutile de dire que la plupart de ceux-ci sont tout-à-fait secondaires et que nos peintres wallons pouvaient, sans danger, trouver place à côté d'eux.

Pour la gravure, l'exclusion des Wallons est plus inexplicable encore. Laïresse, Natalis, Valdor, Varin pouvaient hardiment voisiner avec les maîtres anversoïis. Et rien n'était plus facile que de réunir en quantité leurs œuvres : il suffisait de venir à Liège.

Mais ce qui constitue proprement un scandale, c'est d'avoir banni de cette exposition d'art belge au XVII<sup>e</sup> siècle le plus grand sculpteur belge du XVII<sup>e</sup> siècle : Jean Del Cour. Celui-là n'avait pas à craindre d'être écrasé par personne. On eût pu lui consacrer à lui seul une ou plusieurs salles : il y aurait brillé d'un éclat aussi prestigieux qu'à la récente exposition liégeoise où triompha son génie. Pas une seule œuvre de Del Cour n'a trouvé place au Cinquantenaire.

Tels sont les faits, — incroyables, — contre lesquels nous tenons à protester hautement et contre lesquels nous espérons que d'autres Wallons protesteront avec nous.

Un des principaux organisateurs à qui nous avons fait part de notre étonnement nous affirme que c'est sans parti pris que

---

conserve l'ensemble. Le travail mince et précis se ressent de l'atmosphère française. »

Signalons aussi dans la salle VIII, (art religieux), une Vierge en bois de l'église N.-D. de Huy que le catalogue indique (352) comme étant de l'école de « Delcourt » (sic).

les Wallons furent ainsi... oubliés. N'est-ce pas encore plus grave ? Et notre protestation n'a-t-elle pas plus de raison d'être s'il est avéré que, dans certains milieux officiels « belges », ne se donnant même plus la peine de nous discuter ou de nous combattre, on se contente de nous ignorer, simplement ?

WALLONIA.

### PATRIOTISME

**La manifestation Ramoux, à Glons.** — Le 28 août dernier, la très laborieuse population de la vallée du Geer a fêté à Glons la mémoire de Gilles-Joseph-Evrard Ramoux, ancien curé de cette commune (1783-1825), célèbre dans les annales patriotiques liégeoises, spécialement comme bienfaiteur de la région où il propagea, en le perfectionnant, le tressage de la paille tressée et cousue, industrie originale à laquelle la vallée du Geer doit encore en grande partie sa prospérité.

L'initiative de cette manifestation est due à notre collaborateur M. Frans OLYFF, fondateur et rédacteur du journal *La Vallée du Geer*, organe hebdomadaire très répandu en cette région. Cette initiative que, de concert avec M. OLYFF, M. Oscar COLSON eut l'honneur de présenter à la *Société de Littérature wallonne* de Liège, eut la bonne fortune d'être appuyée par cette société et les principales associations wallonnes. Un Comité se chargea de la poursuivre sous la présidence de M. Nicolas LEQUARRÉ, professeur émérite à l'Université de Liège. A la demande de M. OLYFF, dont l'activité incessante fit merveille, l'honorable M. LEQUARRÉ eut l'heureuse idée de donner dans la région une série de conférences en wallon sur la vie et les bienfaits de Ramoux et cette campagne suscita dans la vallée un enthousiasme populaire vraiment général. C'est devant une foule évaluée à plus de 4.000 personnes qu'eut lieu l'inauguration d'une plaque commémorative à la mémoire de Ramoux, destinée à orner la vieille tour de l'ancienne église où officia de son vivant l'ancien poète et chansonnier wallon.

Pour justifier cette manifestation, dit M. LEQUARRÉ dans son discours officiel, il suffit de rappeler à grands traits la carrière de ce prêtre éminent, qu'un étrange contraste a fait vivre durant l'époque la plus tourmentée de notre histoire, d'abord sous les princes-évêques et la Révolution liégeoise, puis sous l'invasion française et la grande Révolution avec les régimes du Directoire et du Consulat qu'elle nous imposa, sous l'Empire de Napoléon I<sup>er</sup>, enfin sous le Royaume-Uni des Pays-Bas. Ramoux traversa ces années d'obsession et d'inquiétude uniquement préoccupé de faire le bien ; et, tandis que certaines parties du pays se trouvaient plongées dans la détresse et la désolation, il réussit par un zèle habile et par une volonté ingénieuse à enrichir les communes de la vallée du Geer.

Joseph Ramoux était un enfant de Liège. Il y naquit le 20 janvier 1750, y fit de brillantes études primaires, moyennes et supérieures et y fut ordonné prêtre en 1773. Presque aussitôt nous le trouvons premier chantre dans une église catholique d'Amsterdam, en Hollande.

Il n'y demeura guère. Quand le bref pontifical *Dominus ac Redemptor*, du 21 juillet 1773, eut aboli l'ordre des Jésuites et supprimé leur collège d'hu-

manités de Liège, le prince-évêque François-Charles, comte de Velbruck, remplaça leur établissement par un collège épiscopal dont il confia la direction et la chaire de rhétorique à Ramoux, qu'il rappela d'Amsterdam.

Ramoux dirigea l'établissement onze années durant. C'est pendant son séjour au *Grand Collège* qu'il eut l'idée, en 1779, de fonder la *Société d'Emulation*, de Liège, avec le concours de cinq ou six Liégeois épris comme lui de l'amour des Lettres, des Sciences et des Arts.

En 1784, il fut appelé à la cure primaire de Glons, dont le titulaire venait de mourir. Jusque là Ramoux n'avait guère connu que la vie urbaine. Son passage de l'enseignement au ministère proprement dit, le transporta en plein dans la vie rurale telle qu'elle était alors, c'est-à-dire encombrée de misères et de charges et condamnée à toutes les privations. Il trouva ses paroissiens de Glons mal logés, mal vêtus, mal nourris, et rentra le cœur navré du spectacle que lui avait offert la première tournée dans sa paroisse. Comment exiger de malheureux manquant du nécessaire l'accomplissement des devoirs moraux qu'il avait mission de leur prêcher ? Dès lors fut prise la résolution qui allait caractériser son apostolat sur les bords du Geer et diriger son attention vers le bien-être matériel de ses ouailles sans toutefois négliger leurs intérêts moraux, ni, pour lui-même, la culture des sciences et des lettres qui lui restait à cœur.

Il commença par leur prodiguer ses conseils pour l'amélioration hygiénique de leur vie matérielle, mais toujours et partout il se heurtait au manque de ressources. Glons en effet,

comme la plupart des communautés rurales de l'époque, ne vivait que d'une agriculture arriérée et routinière.

Cependant les tournées de Ramoux dans sa paroisse lui avaient révélé l'existence à Glons d'une petite industrie toute rudimentaire, celle du tressage de la paille. Son génie lui fit aussitôt envisager le parti qu'il était possible de tirer d'une fabrication qui ne demandait que de la main d'œuvre pour une matière première peu coûteuse. Il y appliqua toute son ardeur, perfectionna la production de la paille, imagina d'ingénieux outils tels que l'*ustèye* et le *molin à stous* et fit si bien qu'en peu de temps la réputation du chapeau de paille de Glons eut gagné la Belgique entière, même la France et surtout Paris. De Glons, l'industrie du tressage de la paille se répandit dans la vallée inférieure du Geer et dans nombre de villages circonvoisins. Il y a quelque vingt-cinq ans, quand elle était dans toute sa prospérité et avant qu'elle eût à lutter avec la concurrence du travail mécanique et avec les bois et les écorces de tout genre, on estimait à 35 ou 40.000 le nombre des personnes que le tressage de la paille occupait dans la région du Geer soit temporairement soit d'une manière constante ; on en évaluait le produit annuel entre quatre et cinq millions de francs, sans compter qu'environ 4000 coseurs de chapeaux émigraient chaque saison vers les grandes villes du dehors pour y travailler selon les exigences capricieuses de la mode et qu'ils



Le mémorial Ramoux  
(Œuvre d'Oscar Berchmans)

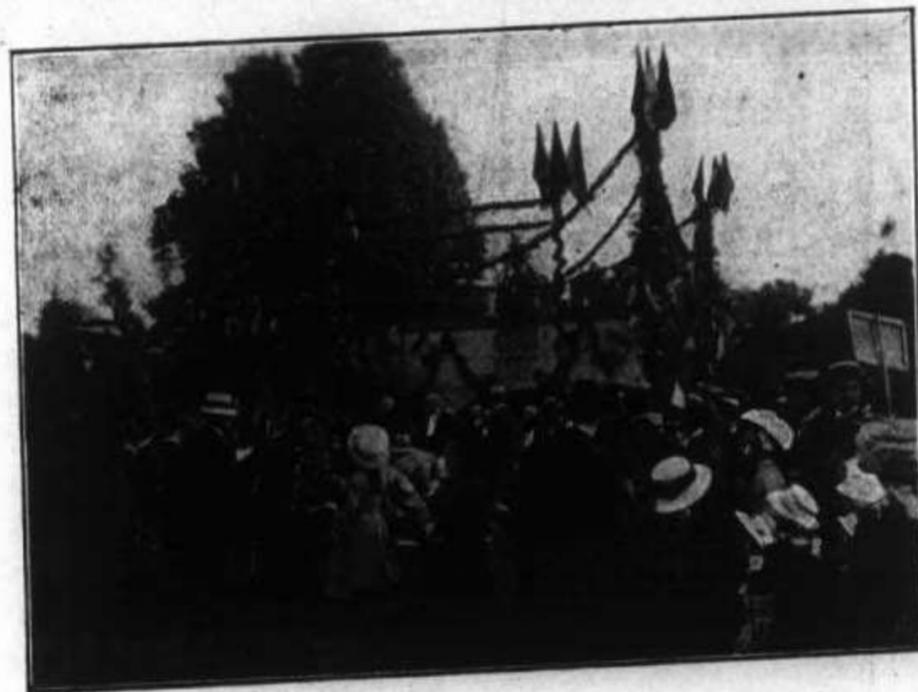
en ont rapporté l'aisance, le confortable et même le luxe qui ont transformé la vallée du Geer en une sorte de petit paradis au cœur des campagnes environnantes.

Tout cela c'est au curé Ramoux qu'on le doit.

Mais on lui doit bien d'autres choses encore que j'ai à peine le temps d'énumérer rapidement.

C'est Ramoux qui, non sans avoir à lutter contre l'ignorance des mères, acclimata dans le pays la vaccine que le médecin anglais Edouard Jenner ne divulgua qu'en 1798 après vingt années d'expériences.

C'est Ramoux qui déracina de la contrée la vieille plaie sociale des procès, un legs de l'ancien régime qui divisait les familles et suscitait des haines inextinguibles. Dans ce domaine, le bon curé gagna si bien la confiance des gens, qu'il fut pris pour arbitre de toutes les contestations et rendit pour ainsi dire inutile l'intervention du juge de paix de Herstal, dont Glons rele-



Le kiosque de la place de Brus pendant les discours.

vait sous l'Empire français. L'écho de cette situation parvint aux oreilles du préfet Desmousseaux, placé à la tête du département de l'Ourthe ; ce haut fonctionnaire rendit un hommage significatif au digne curé de Glons, qu'il qualifia de *Législateur des bords du Geer*.

C'est encore Ramoux qui combattit avec succès le fléau de la mendicité abusive dont il débarrassa sa paroisse.

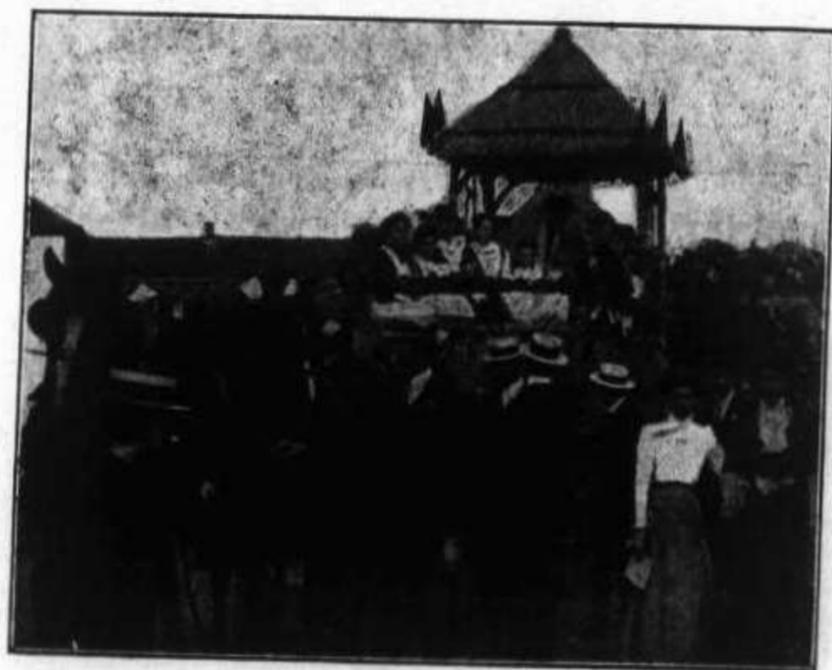
Dans cette lutte persistante pour l'amélioration des conditions matérielles et morales de la vie de ses ouailles, Ramoux n'oublia jamais les devoirs de son état ecclésiastique. Au plus fort de la tourmente révolutionnaire, quand le Directoire exécutif exigea le serment civique de tous les curés et vicaires, sans utilité pratique aucune et avec la quasi-certitude d'accroître le nombre des adversaires du nouvel état de choses, Ramoux se scuma, en conformité de la décision du synode de St-Pierre, à Liège, parce qu'il n'envisagea que les intérêts religieux de ses paroissiens, que sa résistance eût privés du culte.

La renommée d'un prêtre tel que Ramoux, si modeste fût-il, ne se pouvait circonscire à la vallée du Geer. J'ai dit tantôt que le préfet Desmousseaux se fit l'admirateur de ce digne et bon curé. Aussi quand le concordat de 1801 entre le pape Pie VII et le premier consul Bonaparte eut réconcilié l'Eglise catholique avec le gouvernement français, Desmousseaux, d'accord avec le nouvel évêque de Liège, Jean Zaepffel, offrit au choix de Ramoux, en

échange de la cure de Glons, appauvrie, comme beaucoup d'autres, pendant la tourmente révolutionnaire, la cure primaire de S. Jacques, à Liège, ou celle de S. Barthélemi. Voici en quels termes lui répondit le curé de Glons, habitué de longtemps à se passer de tout luxe pour soulager les malheureux : « J'ai épousé la cure de Glons lorsqu'elle était riche ; je la garde » maintenant qu'elle est pauvre ». A toutes ses autres vertus, Ramoux



Le Char de la Chapellerie.



Le Char de la Paille.

joignait celle du désintéressement et un profond attachement à la paroisse qu'il avait initiée à l'aisance en lui préparant un riche avenir industriel.

Tant de mérites, tant de hautes vertus appellent l'admiration de tous pour celui que le journal *La Vallée du Geer* a désigné avec infiniment de raison sous le nom de « bon curé », appellation modeste — la seule que Ramoux aurait acceptée — et qui rappelle à la fois les services rendus et la vénération qu'il inspira à ses contemporains.

M. LEQUARRÉ termina son discours, qui fut maintes fois interrompu par les applaudissements de la foule, en rappelant que malgré son travail absorbant de tous les jours, de tous les instants, le « bon curé », dont l'activité était inépuisable, trouva encore le loisir de cultiver la musique, de s'occuper d'études botaniques locales et de recherches historiques sur Glons et les communes voisines, et même d'écrire des poésies latines, françaises et wallonnes. (1)

Les pouvoirs publics avaient patronné la manifestation : les gouverneurs des provinces de Liège et du Limbourg, les ministres, députés, conseillers provinciaux et communaux appartenant aux villages de la vallée avaient tenu à l'appuyer, et ce fut un spectacle assez rare de voir des hommes politiques de tous les partis s'unissant sans arrière-pensée pour commémorer la mémoire d'un prêtre.

Mais ce qui donna son vrai caractère à la fête, ce fut la collaboration spontanée de toute la population et, dans le cadre agreste d'un beau village tout pavoisé de joie, le long des rues capricieuses ornées d'une plantureuse verdure naturelle, entre les haies des vergers et des jardins plantés d'arbres magnifiques, le défilé d'un long cortège fleuri et pittoresquement décoré.

Dans ce cortège, tout rappelait les curieuses industries de la paille tressée et cousue que Ramoux développa si puissamment. Les chevaux des cavaliers portaient des cocardes et des hanarchements en paille tressée, les musiciens étaient coiffés du chapeau de paille et avaient la boutonnière fleurie d'une curieuse cocarde en paille joliment tressée aux couleurs liégeoises ; plusieurs des sociétés participantes arboraient les caractéristiques drapeaux en tresses de paille que composa avec un soin et un art inimitable le maître ouvrier Arnold Frenay, de Roclenge, célèbre par ses créations originales.

Les enfants des écoles étaient très gentiment décorés de paille, tandis que leurs maîtresses portaient de larges ceintures tricolores tressées en damier.

Trois chars figuraient dans le cortège et, animés par des charmantes jeunes filles en costumes villageois, rappelaient les diverses phases de l'industrie. Celui de Glons, représentait la préparation des *stous* ou fétus : dix jeunes filles occupaient leurs doigts agiles à étêter les épis de seigle et d'épeautre, à *d'hâsst les stous*, à les mouler dans le *molin ax stous* et à les fendre dans *Pusteye*, inventée par Ramoux, tandis que sur un trône, en-dessous d'un *teuté* de chaume, la déesse de la moisson, la tête toute couronnée d'épis, était représentée par une fraîche et jolie fille, d'une grâce tout à fait charmante.

(1) La bibliothèque de Ramoux, bien conservée et qui contenait de nombreux manuscrits, était échue à une personne qui en avait un soin religieux. Malheureusement, ce gardien fidèle, dans les dernières années de sa vie, dut se départir de sa surveillance, pour des raisons de santé, et la bibliothèque fut odieusement pillée et dilapidée par une personne indigne qui a aujourd'hui disparu. — O. C.

Le char de Boirs figurait le tressage de la paille : un groupe d'accortes tresseuses maniaient les *stous* préparés, avec tant de rapidité et d'adresse que, à voir les fins rubans jaunes pâles défiler sous leurs doigts, on aurait pu dire, comme Camille Lemonnier, qu'elles « tressaient du soleil ».

Le char de Roclengé réalisait enfin la chapellerie, c'est-à-dire la fabrication des chapeaux de paille : il représentait une *stze di cosetés et d'batteûs d'capes* du temps de Ramoux, quatre ouvriers cousant à la main ces vieilles coiffes ardennaises qui encadraient si délicieusement la figure et qui tendent à revenir à la mode. Le char portait tous les ustensiles nécessaires aux couseurs ; il était décoré à l'avant de deux magnifiques vieux drapeaux empaillés à l'arrière d'un immense chapeau de soleil, sur les côtés d'une riche collection de *capés* de tous les modèles et de toutes les finesses.

Un groupe de tresseurs portaient dans le cortège trois jolies bannières en paille portant les dates 1783, 1826, 1910, précédant chacune quelques ouvrières travaillant la tresse de l'époque : celles de 1783, date de l'arrivée de Ramoux à Glons, la vulgaire tresse à trois bouts avec les *stous* entiers ; celles de 1826, date de la mort de Ramoux, les merveilles tresses fendues ; celles de 1910, les fantaisies actuelles, en yedda, chenille, etc. Des petites filles portaient enfin une ravissante corbeille débordant de fleurs — le tout en paille — avec cette dédicace : « A Madame Adèle Ramoux, petite nièce du Bon curé, les tresseuses reconnaissantes ».

Une autre idée charmante qui appartient à l'initiative du Comité est celle d'orner la cérémonie officielle de l'exécution par des artistes en renom des principales chansons dues à Ramoux, et de faire chanter à la suite, par les enfants des écoles, un alerte cramignon, écrit en wallon par M. LEQUARRÉ, et relatant la vie et les bienfaits du « bon curé ».

Tout ce programme, composé avec un art qui s'ignore, fut entièrement réussi dans la note exacte et sans prétention ambitieuse. Il faut en féliciter sans réserve le Comité local et donner son initiative en exemple à tous ceux qui pensent à exalter les sentiments populaires dans ce qu'ils ont de vraiment patriotique.

Pierre Deltawe.

### LETTRES FRANÇAISES

ÉDOUARD NED : *Le type wallon dans la littérature*, Brux. Association des Écrivains belges.

J'aurais eu de la peine à trouver une plus heureuse entrée en matière pour cette rubrique que le directeur de *Wallonia* veut bien me confier. Puisque ma besogne ici sera de lire les livres wallons, il me fallait chercher d'abord ce qui fait d'un livre une œuvre wallonne.

On peut être né, vivre en Wallonie, écrire des pages que l'on situe dans son village natal — et ne pas produire cependant un livre wallon. Vous en connaissez, comme moi, de ces récits dont le titre seul évoque le

pays, et dont le texte neutre pourrait s'appliquer tout aussi bien à une plaine de Flandre qu'à un vallon d'Ardenne...

M. ÉDOUARD NED m'a facilité ma tâche.

« ... On découvre, dit-il, dans l'âme wallonne deux aspects très particuliers, deux côtés très en contraste.

» D'une part, il y a le côté fée ; de l'autre, le côté nuton.

» D'une part, une sensibilité délicate et nerveuse ; un rêve mélancolique qui enveloppe les êtres d'une tendresse singulière et détourne souvent de l'action les énergies trop lasses, une douceur chantante comme les sources des bois ; des demi-teintes de sentiments pareils aux clartés mauves et gris-bleu de notre ciel.

» D'autre part, un individualisme indomptable joint à une sociabilité cordiale ; une verve frondeuse faite d'ironie et de gouaille ; une manie de raisonner à propos de tout et puis cette bonne joie wallonne qui se manifeste par la force et la turlupinade, une sensualité vive et légère ; le goût des gauloiseries, des contrepétteries, dirait M. Edmond Picard, qui se souvient parfois de ces ancestralités gaumettes. »

Et il illustre d'exemples sa théorie, cherchant tantôt la fée, tantôt le nuton dans quelques œuvres d'Albert Mockel, de Camille Lemonnier — « *flamand qui se ressouvient d'être wallon* » (1) — d'Octave Pirmez, de Fernand Séverin, de Georges Garnir, de Maurice des Ombiaux, de Delattre, de Glesener, de Krains... Il n'oublie pas non plus de parler du bourgogne et des parties de piquet ou de couïon.

Au reste, M. Ned est lui-même un bon wallon, et son style, aux phrases élargies sans cesse vers des figures poétiques et musicales, est bien un style de wallon.

DÉSIRÉ-JOSEPH DEBOECK : *Contes Wallons*. Bruxelles, Willems-Van den Borre.

Ce sont, comme le dit le sous-titre, de *Simplex histoires de Hesbaye*, où l'intrigue se noue à peine, pur prétexte à notations de paysages extérieurs ou intérieurs. Elles se lisent pourtant avec intérêt, parce qu'une émotion sincère y palpète. La fée les a inspirées toutes, dirait M. Edouard Ned, à part celle qui s'intitule *Farces de rustres*, bon tour de nutons dans la première partie, tournant dans la seconde en une vengeance haineuse et tragique. Des cinq contes du volume, celui que je préfère s'appelle *Conte à pleurer*. C'est l'histoire d'une désillusion de petite fille qui vient d'apprendre la vérité sur *St-Nicolas* ; ce n'est rien, moins que rien, mais c'est le triste poème de toutes les morts où nous laissons lambeaux par lambeaux notre fière intégrité d'enfants ; c'est le triste poème de la minute où la petite fille devient une femme parce qu'elle a connu que son rêve était un mensonge. Et c'est, en grisaille, un tableau de petite, toute petite vie de chez nous.

O. Thiry.

(1) Ce mot a été écrit par le Maître, ici même (XI, 1903, p. 103).

LETTRES WALLONNES.

LUCIEN MAUBEUGE : **Tchansons di m' viyédje.** Lize-Seraing, imp. Plénus, prix : 3 frs.

Le poète-mineur LUCIEN MAUBEUGE publie, sous belle couverture artistique de J. FRANCHIOLY, 41 chansons ; ou plutôt 42, en comptant la préface, dans laquelle AUGUSTE DOUTREPONT a chanté, lui aussi, l'amour et le village natal avec une ferveur juvénile. Chaque chanson est accompagnée de la musique, en regard, suivant une excellente innovation qui commence à devenir une habitude.

Auteur d'un premier recueil *Violètes et pinséyes*, d'un second *So tchamps so vóyes* orné d'une belle préface d'OLYMPÉ GILBART, M. MAUBEUGE est un enfant gâté de la critique. Nous n'avons pas l'intention d'apporter une note dissonante.

Connaitre ou avoir connu l'enfer de la mine, quelle aide précieuse pour admirer le chant des couleurs, le bleu du ciel, le vert des prés, la nacre rosée des fleurs de pommiers, le gazouillis des oiseaux et des ruisseaux, les mélanges de susurrements et de parfums, et jusqu'à la fumée qui empanache le toit d'une maison amie ! Avoir connu tous ces trésors, avoir vécu dans leur ombre et dans leur rayonnement, et les avoir quittés un jour, quelle source de regret, de mélancolie et d'admiration ! On ne jouit vraiment que des choses qu'on n'a plus ou qu'on n'a pas encore ; autrement dit, c'est par les contrastes que la poésie de L. MAUBEUGE prend une saveur particulière, tantôt âpre, tantôt infiniment douce et tendrement filiale.

C'est peut-être une manie de vouloir que la littérature wallonne, elle aussi, avance et progresse, dans la poésie lyrique aussi bien que dans l'art dramatique ; cependant, malgré les partisans de l'humilité volontaire, je continuerai à désirer généreusement pour le wallon des lendemains qui ne ressemblent pas à la veille. Si donc j'admire le talent de L. MAUBEUGE, c'est surtout lorsqu'il nous apporte quelque tableau inédit comme *Musique d'éreüre*, le réveil de la nature à l'aurore, où il y a des traits comme celui-ci :

*Li blanke rósé sàvadje si dispiète  
Tot r'loukant li steült,  
Èt fòu d'sès lèpes lache ine mohète  
Qui s't a v'nou lodjt...  
On flàwe zúnédje  
S'emonte èt s'va piède è foyédje.  
Li zúvion s'tint keút d'vins lès foyes...*

Si la *tchanson d'prétemps* reste toujours permise, c'est à condition qu'elle se renouvelle par des détails exquis :

*Li vint hape l'alène des navintes (lavandes)  
Dès màgriyètes èt dès clawsons,*

*Et va-st-écinsér lès pt-sintes  
Rimplèyes di verdeüre èt d'tchansons.  
Grand-mère, al finièsse inte-droviète,  
Pinse co ravi s'coür di vint-ans,  
Tot r'vèyant l'campagne div'nowe vète,  
Et les àbes dèl wède rósés èt blancs.*

Chantre d'amour, il est d'une délicatesse extrême. L'amour qu'il chante n'est proprement ni chrétien ni payen, ni chaste, ni effronté : il est discret, invisible, impersonnel autant que l'est pour nous celui des oiseaux :

— *Et s' n'a-t-i qui l'solo quel veút...  
— La, sins témon, l'bonetür sorèy...  
— Li pas n'fait nin l'mwinde brut sol jèbe.  
— Dri 'ne bohèye qui catche dès violètes  
Si v'nèt rètrók'ler dès hanteüs :  
Avou l'ouhè qu'tchante sol cohète  
I mahèt leüs tinrûles respelés.*

— *Qwand n'sérans racouvrous d'vins lès vwèles dèl vèsprèye,  
Tot v'tinant po lès mains, dji v'conterè 'ne doüce saqwè,  
Et, qwand i n'arè pus qui l'leune qui nos loukerè,  
Dji mètrè m'prumtre bàhe so vosse tchife tote rósèye.  
— Frisse èt nozèye come on flori murèt,  
È m'coür ridève li pus doüce dès carèsses  
Qwand 'le mi fiestive di s'binamé rts'lèt.*

Ses amoureux n'apparaissent qu'en silhouettes (*vèsprèye d'osté*), ou, quand l'amour se précise, comme dans *Vinez, Nanète !* ou *Ine bèle djoûrnèye*, c'est avec une discrétion charmante, avec des détails que DEFRECHEUX et VRINDTS seuls ont su trouver :

— *Lès fleûrs droûvront leüs lèpes po s'abruver d'rosèye,  
Èt vos droûvrez lès vosses po m'dtre totes vos pinséyes  
— Lès clàs dorés dè ctr èt l'leune à l'ouy d'ardjint  
Mètront d'vins vos blonds dj'vès dè v'loür èt dè satin ;  
Et vos otys si tinrûles riglatih'ront d'loumtrè  
Come deüs steûles dè bièrdjt mèlowes inte vos pàptres.*

La plus grande de ses hardiesses est dans la *Tchanson d'hanteü* si justement couronnée naguère à Vilvorde par une Cour d'amour :

*C'est m'chère qui pwète li pus blanc sein...*

mais aussitôt la vision s'idéalise :

*Qwand dj'clintche mi tièsse sor zèls, dj'ètind  
Dtre po qu' si-âme est la, rèclöse...*

Il se précise plutôt dans la douleur que dans la jouissance, et plutôt dans les tourments de la jalousie (*Li mariédje da Rósé*).

Je ne dis rien des deux ou trois pièces comiques mêlées à ce recueil, parce que l'originalité de l'auteur n'est point là ; pas plus que dans les grands panoramas où il essaie de décrire plus fidèlement le paysage extérieur. Le paysage qu'il doit décrire est celui qui chante dans son âme, sans cesse renouvelé par le sentiment intérieur. Au reste j'estime que le talent de M. MAUBEUGE est à l'étroit dans le cadre de la chanson, de la romance. Le circuit de pensées nécessaire pour amener le refrain gêne son inspiration et le circuit naturel de la pensée courbée en chanson le forcera souvent à rabattre l'élan de deux ou trois strophes ailées par quelque strophe prosaïque. Qu'il considère la chanson seulement comme un des genres à cultiver et qu'il n'oublie pas la variété, la liberté plus grande et plus généreuse de *So tchamps so vòyes*.

Je pourrais accumuler encore des preuves de la délicatesse de touche dans la description, de l'ingéniosité dans les comparaisons, les métaphores, les symboles ; il a même l'art de rajeunir la vieille mythologie (*Ji hèrna d' l'Amour*).

L'harmonie particulière à l'auteur est plutôt vigoureuse, elle n'a point peur de quelques rencontres de consonnes. Or, si cette harmonie convient à des idées mâles :

*Qwand l'mar'hà dè ham'tè djondant  
L'al-nut', bat' si fiér tot bolant  
Et qu'l'èglome sone dizos l'bouhédje...*

elle convient moins aux choses délicates et tendres, pour lesquelles il faut une harmonie supérieure, que les règles de prosodie n'exigent pas, mais que le sentiment, l'allure élégiaque des idées réclament. Cette harmonie, si je la trouve dans des vers comme

*Li bleù dè ctr èst-ine mervèye,*

je ne la rencontre plus dans :

- *Li solo qu'carèsse lès prairèyes...*
- *A d'triviès dè pasés floris...*
- *Qwand d'zos l'ctr tot k'sémé d'clàs d'or...*
- *Et qu'djase di saqwès qu'on n'kinohe...*

Il y a là un effort à faire, et que l'auteur peut faire : *doûce sov'nance*, par exemple, qui n'a presque pas un accroc, le démontre assez.

*Fules Feller.*

## HISTOIRE.

ALEXIS LALLEMAND : **La lutte des États de Liège contre la maison de Bourgogne, 1390-1492.** (Ouvrage couronné au concours ouvert par le Cercle verviétois de Bruxelles.) — Bruxelles, A. De Boeck, — 1 vol. in-8° de 159 p. avec gravures.

*Wallonia* a déjà consacré un article spécial (n° de décembre 1908) à un ouvrage de M. J. HANUS, intitulé *Histoire populaire des libertés liégeoises*. Cette œuvre avait été couronnée au concours d'histoire liégeoise ouvert, sur l'initiative de M. H. Schipperges, par le Cercle verviétois de Bruxelles. Une seconde question devait être traitée : la lutte des États de Liège contre la maison de Bourgogne. Mais le prix ne put être décerné et le sujet fut remis au concours. Cette fois, le jury se trouva unanime à accorder son vote approbatif à un travail qui faisait le plus grand honneur à son auteur, M. Lallemand, ancien professeur d'histoire à l'Athénée de Bruxelles. Ce travail vient d'être édité. Nous nous empressons de le signaler à nos lecteurs et de le leur recommander.

Le sujet qu'il traite n'avait plus fait depuis de nombreuses années l'objet d'aucune publication, et il était temps que l'on redonnât au public une histoire, rafraîchie en quelque sorte, de notre *siècle de malheur*, de ce quinzième siècle qui vit des luttes acharnées entre notre cité et ses princes, inféodés à l'envahissante et ambitieuse maison de Bourgogne.

Il faut d'autant plus se féliciter de l'apparition de ce livre de saine vulgarisation, qu'il contribuera à démontrer que ce n'est pas la démocratie liégeoise, dont le triomphe définitif fut consacré par la Paix de Saint-Jacques en 1384, qui doit être rendue responsable des désastres que subit la patrie. Il servira à combattre efficacement pareille opinion qui tend de plus en plus à s'accréditer dans un certain public d'historiens et d'érudits ; prouvera qu'il faut, en toute équité, pour expliquer les violences et les excès de la cité, tenir compte dans une large mesure de deux facteurs importants : l'attitude et le caractère de certains princes-évêques, et l'action de la maison de Bourgogne.

Il en est ici, comme de l'histoire des assemblées révolutionnaires en France, de 1785 à 1795. On ne veut voir que ce qui a été excessif, on ne veut voir aussi que la part des hommes ; on oublie la part des faits, on oublie les circonstances extraordinaires qui ont amené telle ou telle situation, on oublie surtout les grands intérêts, politiques ou sociaux, qui étaient en jeu, aussi bien dans la France républicaine que dans l'ardente cité liégeoise du XV<sup>e</sup> siècle. On perd volontairement de vue qu'il s'agissait chez nous d'« une lutte entre l'idéal démocratique et le régime aristocratique », cette lutte, qui, comme le dit avec tant de raison M. Lallemand, « imprime dans l'histoire liégeoise un cachet de grandiose et dramatique beauté » (page 6).